

" LOVE ", dans l'intimité de la souffrance sociale



Aux Ateliers Berthier, à Paris, Alexander Zeldin auscule la tragédie de l'exclusion de manière concrète et sensible



Une claque. Et, on en prend le pari, une découverte majeure : c'est *LOVE*, qui ne joue malheureusement que quelques soirs aux Ateliers Berthier, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, puis, à la mi-novembre, à la Comédie de Valence. On n'avait jamais vu la souffrance sociale de cette manière-là, au théâtre. On en sort ébranlé comme rarement.

LOVE convie les spectateurs, de manière très proche, dans l'intimité de plusieurs êtres réunis par hasard, à la veille de Noël, dans un foyer d'urgence de l'aide sociale britannique. Il y a là un homme d'âge moyen, qui vit avec sa mère malade ; une famille composée d'un jeune père de deux préados et de sa nouvelle compagne, métisse et enceinte ; une exilée soudanaise et un réfugié syrien. Aucun d'eux n'a un travail, sauf, peut-être, le réfugié syrien, qui passe comme une ombre furtive et occupe sans doute un emploi clandestin. Tous attendent, certains depuis des mois, leur installation dans le logement définitif qu'on leur a promis.

Pendant une heure et demie d'une densité presque insoutenable, la pièce auscule la tragédie de l'exclusion de manière on ne peut plus concrète et sensible, dans cet espace de promiscuité où chacun vit sous le regard des autres, où tous se voudraient un peu plus chanceux, un peu plus " inclus " que les autres. C'est le travail sur le réalisme qui est passionnant ici : un réalisme qui ne décalque pas la réalité mais la condense, l'intensifie et la donne à éprouver de manière quasi charnelle.

On doit cette pièce d'une force peu commune, qui triomphe un peu partout en Angleterre depuis sa création, en 2016, à un jeune auteur et metteur en scène britannique de 33 ans, qui vient pour la première fois en France, mais dont le patronyme est loin d'être inconnu de ce côté-ci de la Manche : Alexander Zeldin. Il n'est pas le fils de Theodore, le célèbre intellectuel britannique historien des " passions françaises ", mais son neveu. Il a baigné dans la francophilie, a fait des études de littérature française, et parle notre langue à la perfection.

Il n'est pas passé par les circuits classiques du théâtre britannique. " A Oxford, les étudiants qui faisaient du

théâtre étaient tous des gosses de riches. Le théâtre, c'était soit les classiques toujours montés de manière académique, soit le social-réalisme à l'anglaise, qui se résume souvent à un bavardage de classes moyennes, extrêmement ennuyeux et tout à fait inefficace. "

Un théâtre extrêmement écrit

Les propos posent le personnage, ou plutôt la personne : Alexander Zeldin est un homme intense, qui sait ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas. Ce qu'il aime : Joël Pommerat, Pippo Delbono – comme lui des autodidactes en matière de théâtre –, Koltès, Duras, Varda. Ce qu'il n'aime pas : la tradition de théâtre politique de son pays, qu'il trouve on ne peut plus "*didactique*". Après avoir travaillé dans l'East End populaire londonien, à Birmingham, en Egypte, en Russie ou en Corée du Sud, il a fini par tomber sur Peter Brook, quand même, comme une évidence. Il a été l'assistant du grand rénovateur du théâtre franco-britannique pour *Une flûte enchantée*, adaptation aérienne du chef-d'œuvre de Mozart.

C'est pourtant bien un théâtre politique pour aujourd'hui qu'il est en train d'inventer, avec une forte base documentaire. Pour *Beyond Caring*, son précédent spectacle, il s'est fait embaucher comme homme de ménage de nuit dans une usine de traitement de viande. Il travaille avec des syndicats, des associations humanitaires, des centres sociaux, mélange comédiens professionnels et amateurs, joue dans les salles des fêtes de banlieue aussi bien qu'au National Theatre de Londres, où il est désormais artiste associé.

Mais, dit-il, " c'est la forme qui est politique : comment on raconte les histoires, par qui et pour qui. Le théâtre, c'est ce qui permet de regarder avec plus d'intensité notre réalité intime et politique, sociale, personnelle. " Et son théâtre est extrêmement écrit, aussi bien dans les dialogues, les situations que dans la partition corporelle et scénique. Il faut voir les multiples détails, d'une justesse parfaite, qui font la matière vivante de *LOVE*, dans ce décor, d'une tristesse à pleurer, de " foyer " qui n'en a que le nom, avec ses murs sales et son mobilier *cheap* en plastique.

Tout se joue ici dans les relations entre les " personnages ", dans la manière de montrer comment la pauvreté et l'exclusion corrompent des rapports humains dans lesquels certains s'acharnent encore, pourtant, à maintenir de la lumière – d'où, sans doute, ce titre, *LOVE*, à interprétations multiples. Et dans la façon qu'a Alexander Zeldin d'utiliser à plein le vieil art théâtral : car on est avec eux, avec ces êtres et les acteurs qui les représentent, au sens le plus noble du terme, très proches d'eux pour les spectateurs du devant, qui sont assis sur des chaises à même le plateau.

Héritier du social-réalisme

Et ces acteurs sont d'une force et d'une vérité sidérantes, qu'il s'agisse de grands professionnels comme Anna Calder-Marshall ou Nick Holder, de jeunes comédiens moins connus comme Janet Etuk ou Luke Clarke, accompagnant Alexander Zeldin depuis ses débuts, ou des enfants, Yonatan Pelé Roodner, Emily Beacock et Rosanna Beacock.

C'est ainsi qu'Alexander Zeldin décolle du social-réalisme anglais, même s'il en est bien un héritier – notamment de Ken Loach, qu'il respecte. En allant voir du côté d'une forme de tragédie contemporaine, le *fatum* étant ici incarné non plus par les dieux antiques mais par un système capitaliste ultralibéral qui, en Angleterre particulièrement, ne cesse de rejeter toujours plus d'êtres humains sur le bord de la route. Et cette tragédie vous serre le cœur, au point que l'on se demande comment on a pu, comment on peut la laisser se poursuivre, inexorablement.

Fabienne Darge

© Le Monde

◀ article précédent

L'essaim de Christos Papadopoulos...

article suivant ▶

Le cabinet de curiosités baroque...